

Nicolas TAFTA

« Échos de l'œuvre de François Rabelais en Roumanie »

Le Roman à la Renaissance

Actes du colloque international de Tours dirigé par Michel Simonin (CESR, 1990)
publiés par Christine de Buzon, Lyon, RHR, 2012.

URL : <http://www.rhr16.fr/ressources/roman-rennaissance>

Pour citer cet article :

Tafta, Nicolas, « Échos de l'œuvre de François Rabelais en Roumanie », *Le Roman à la Renaissance*, Actes du colloque international dirigé par Michel Simonin (Université de Tours, Centre d'études supérieures de la Renaissance, 1990), publiés par Christine de Buzon, Lyon, RHR, 2012, 6 p.

URL : <http://www.rhr16.fr/ressources/roman-rennaissance>



Article protégé par la loi sur le droit d'auteur, selon les conditions générales de la licence Creative Commons.
Pour plus d'informations, écrivez à : contact@rhr16.fr

Nicolas TAFTA

Université de Galatzi, Roumanie

Échos de l'œuvre de François Rabelais en Roumanie

Les recherches concernant la diffusion des idées de la Renaissance en Europe ont visé assez peu et très tard la culture des pays de l'est et du sud-est du continent. D'autre part, les études réalisées au cours du *xx^e* siècle et cherchant à offrir une image plus complète de l'humanisme européen ont été, jusqu'à ces dernières décennies, peu connues en Occident. Quant aux échos de ce mouvement dans les pays roumains, ils n'ont fait l'objet de recherches poussées qu'à l'époque contemporaine. Étant donné leurs conditions économiques, sociales et politiques spéciales, la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie ont connu des formes spécifiques dans leur émancipation spirituelle. Il faut préciser tout d'abord que l'ensemble de ces conditions, tenant surtout à la position géographique de ces pays, ne permettait pas l'apparition et l'évolution de la Renaissance parallèlement à son développement en Occident. L'épanouissement de la vie culturelle a marqué ici un retard considérable, vu le développement tardif de la vie urbaine. Seules quelques villes de la Transylvanie (Cluj, Brasov, Sibiu et Oradea) avaient commencé à se constituer en centres commerciaux et ouvriers, ce qui permettait une certaine manifestation des idées humanistes au sein d'une population hétérogène formée de Roumains, Allemands et Hongrois. Les Roumains ont eu, sans doute, leur humaniste de taille européenne au *xv^e* siècle. C'était un érudit nommé Nicolae Olahus qui, né à Sibiu et devenu une personnalité de la culture, devait se réfugier par la suite en Hollande où il allait entrer en relation avec le célèbre Erasme de Rotterdam. Ses ouvrages d'histoire affirmaient deux des idées maîtresses concernant les Roumains, celles qui plaidaient pour leur origine latine et pour l'unité nationale des trois principautés.

Malgré la célébrité de ce premier représentant de l'humanisme roumain, on ne peut nullement parler d'une Renaissance, à l'époque, dans cette partie de l'Europe où les structures économiques et sociales du Moyen Age allaient persister jusqu'au *xviii^e* siècle. La bourgeoisie y est apparue bien tard pour promouvoir les idées humanistes et progressistes, et, d'autre part, les influences slaves, turques et grecques étaient très puissantes, favorisées par l'inclusion de ces pays dans l'aire de ces cultures orientales. Cependant, les affinités nombreuses et diverses qui lient les Roumains à leurs frères d'origine latine rendaient leur milieu particulièrement réceptif aux influences de la culture française et italienne, dès que les conditions locales furent devenues favorables à leur diffusion. Les noms d'un Constantin Cantacuzino ou d'un Dimitrie Cantemir, par exemple, devinrent très célèbres au *xviii^e* siècle, leur autorité dans les milieux scientifiques européens étant indéniable. Mais ce décalage entre l'émancipation spirituelle et culturelle des pays roumains par rapport à celle des Français faisait que leurs intellectuels vinrent en contact surtout et d'abord avec les valeurs classiques et les

« lumières » de l'époque, et que la littérature de la Renaissance y fut connue bien plus tard.

Un ouvrage paru en 1974 à l'Institut d'Études Balkaniques de Salonique, en Grèce, et dont l'auteur (Adriana Comariano-Cioran) s'occupe des « Académies Princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs » pour une période allant jusqu'au début du XIX^e siècle ne signale pas, par exemple, le nom de Rabelais. C'est à peine au cours du XIX^e siècle que les intellectuels roumains, ayant établi des contacts permanents avec les milieux intellectuels de France, ont découvert cet « abîme de science » et ont eu la révélation du génie rabelaisien. Très prisé au début, beaucoup apprécié, commenté et cité par la suite, l'auteur français allait préoccuper à la longue un nombre toujours croissant de critiques et d'écrivains roumains qui lui consacrèrent au cours du XX^e siècle des monographies et des études portant aussi bien sur le contenu et la valeur humaniste de l'œuvre que sur sa réalisation artistique unique.

L'un des premiers écrivains roumains ayant connu et apprécié le chef-d'œuvre de Rabelais fut Alecu Russo. Féru de culture française, celui-ci citait très souvent dans ses réflexions ou dans ses commentaires sur la littérature roumaine le nom de l'écrivain français à côté de ceux d'autres titans de la culture universelle. Il conviait ses compatriotes à admirer « la beauté du style que les étrangers apprécient chez leurs écrivains comme de chers bijoux » et de prendre pour modèle « ces écrivains qu'ils divinisent sous des noms comme Froissart, Montaigne, Rabelais »¹.

Condamnant le pédantisme latinisant qui se manifestait dans la langue et dans la littérature roumaine vers le milieu du siècle dernier, Russo commentait de la sorte :

Au XVI^e siècle, lorsque l'Europe était au point où nous sommes depuis quelque vingt ans, à la renaissance des sciences et des arts, le pédantisme menaçait les langues d'un sort qui ressemble bien à celui de la nôtre. Le latinisme noyait les esprits, le néologisme suppléait au talent, l'invention verbale était le génie. Un livre semblait d'autant plus beau et sublime qu'il était plein de système et incompréhensible. Les pédants se complimentaient mutuellement. C'était leur temps. C'est à cette époque-là que vivait Rabelais, un homme qui savait le latin mais qui parlait un français pur, comme on dirait aujourd'hui chez nous pour un homme qui saurait le français mais qui parlerait, malgré cela, le roumain. Ce Rabelais se moquait des pédants qui pillaient le latin pour estropier le français. Si un Rabelais se montrait sur les bords du Danube, il ne se gênerait pas pour dire que nous pillons le français pour estropier le roumain².

Citant ensuite un fragment du chapitre 6, Livre II, de *Pantagruel*, Russo le compare à certaines productions, prétendues littéraires, appartenant à des auteurs de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie, pour leur signifier que ce qu'ils proposent « n'est qu'une tempête et un emprunt de systèmes à des livres célèbres aujourd'hui ». Voici le fragment cité :

Mon ami, dont viens-tu à ceste heure ? L'escholier lui respondist : De l'alme, l'inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutece,
— Qu'est-ce à dire ? dict Pantagruel à ung de ses gents.
— C'est, repondist-il, de Paris.

¹ Alecu Russo, *Opere complete*, Bucuresti, Ed. Cugetarea Georgescu Delafras, 1942, p. 79.

² *Ibid.*, p. 253.

— Tu viens doncque de Paris, dict-il. Et à quoi passez-vous le temps, vous aultres messieurs estudiantis au dict Paris ?

Respondist l'escolier : Nous transfétons la Séquane au dilucule et au crépuscule ; nous deambulons par les compites et quadrivies de l'urbe ; nous desplumons la verbocination latiale, et comme verisimiles amorabonds, captons la benivolence de l'omnijuge, omniforme et omnigene Sexe féminin.

Il a fallu au français deux siècles, dit Russo, pour se débarrasser des barbarismes du pédantisme. Il lui a fallu « une série d'hommes comme Rabelais, Pascal et les autres auteurs du XVII^e et du XVIII^e siècles pour se purifier du latinisme et de l'italianisme et pour s'engager dans sa voie ». « Qu'est-ce que la littérature sinon l'expression de la vie d'une nation ?, s'exclame l'auteur... Ni Rabelais, ni Malherbe, ni Pascal n'ont demandé de modèles, mais ils avaient du talent et de l'esprit »³.

Un autre intellectuel de marque de l'époque, poète, dramaturge et prosateur, excellent connaisseur du français qui avait même gagné des prix à des concours de poésie en France, étudiait la langue des premiers chapitres de *Gargantua*, enchanté de trouver des équivalents roumains pour les termes populaires et argotiques qu'il y rencontrait. Son nom était Vasile Alecsandri.

Sans plaider pour une influence proprement dite exercée par l'œuvre de Rabelais sur la création des écrivains roumains, la critique fait très souvent des rapprochements et des analogies, comparant, pour apprécier les dons littéraires de certains écrivains, des aspects de leurs œuvres à ceux du célèbre livre du « génie mère ». Une histoire monumentale de la littérature roumaine appartenant à George Calinescu et parue à Bucarest en 1941 cite seize fois le nom de Rabelais. Dans l'œuvre d'Anton Pann, dans celle de Costake Negruzzi, de Ion Creanga et de Calistrat Hogas, tous écrivains du XIX^e siècle, Calinescu découvre des procédés artistiques et surtout « un humour d'essence rabelaisienne ». A propos de l'œuvre poétique de Tudor Arghezi, l'un des plus grands écrivains roumains du XX^e siècle, le critique relève que « la rareté et la saveur sont le trait caractéristique, comme elles l'étaient pour l'œuvre de Rabelais ».⁴

Il est curieux qu'on n'ait pas établi jusqu'à présent un parallèle entre l'œuvre de Rabelais et celle d'un érudit roumain, Ion Budai Deleanu, auteur d'une « Épopée héroï-comique des Tziganes », intitulée aussi *La Tziganiade* et considérée comme l'acte de naissance de la littérature roumaine, nouvelle. Créée en 1800, cette « poémation » burlesque est une allégorie farcie d'éléments anecdotiques destinés à camoufler, sous le masque comique, une satire acerbe contre l'ordre féodal et ses institutions, contre l'Église et les ordres religieux. Cette nature de l'œuvre ainsi qu'une série de procédés auxquels l'auteur a eu recours rappellent d'une manière frappante les démarches et les procédés de maître François Rabelais, alias Alcofribas Nasier. En effet, l'écrivain roumain cache lui aussi son identité, par prudence, sous l'anagramme Leon Dianeu, devenu Leonaki Dianeu, selon la mode du temps, et fait précéder son livre par un avertissement sous forme d'épître, adressé à son ami Mitru Perea (anagramme du nom de l'écrivain Petru Maior) auquel il conseille de faire bien attention en lisant, car

³ Alecu Russo, *op. cit.*, p. 252.

⁴ George Calinescu, *Istoria literaturii romane*, Ed. Minerva, Bucuresti, 1988, p. 814.

toute cette histoire est une simple allégorie en beaucoup d'endroits où, par les Tziganes, sont visés d'autres aussi qui se sont conduits ou se conduisent comme les Tziganes autrefois. Le sage le comprendra bien.

Cette épître faisant partie intégrante du livre, ainsi que les nombreux commentaires dont celui-ci est farci, nous renseignent sur les nombreuses sources et modèles ayant servi à l'auteur. Il cite les noms de Homère, Virgile, Tassoni, Casti, Arioste, Le Tasse, Milton et avertit que, malgré ces multiples sources, il s'agit d'une œuvre tout à fait originale née des réalités roumaines de l'époque et pénétrée des valeurs du folklore roumain et de l'esprit populaire. On constate que le nom de Rabelais n'est pas mentionné. Il y a pourtant une série d'indices, puis une série d'analogies intéressantes qui nous font croire que Ion Budai-Deleanu avait connu *Gargantua* et *Pantagruel*. On sait tout d'abord que c'était un érudit nourri d'une vaste culture classique et humaniste. S'adressant à son ami, par l'épître qui précède le livre, il lui dit ce qui suit :

Je vais te rappeler que, tout en apprenant le latin, l'italien et le français, langues où il y a de belles poésies, je me suis appliqué à faire une tentative : si c'était possible de faire en notre langue, c'est-à-dire le roumain, quelque chose de pareil ; et j'ai inventé cette composition poétique où j'ai mélangé à dessein des éléments comiques pour les rendre plus faciles à comprendre et plus agréables. Il y a là-dedans de la critique aussi, et je t'invite à faire bien attention pour bien la comprendre, car je sais que tu comprendras ce que j'ai voulu dire dans beaucoup d'endroits.

Un autre détail concernant la formation et les expériences de l'écrivain nous est fourni toujours par cette épître où l'on a l'impression que ce n'est pas l'écrivain qui nous parle, mais le narrateur. Il nous dit par exemple qu'il s'est engagé dans l'armée prussienne pour combattre les Turcs, puis qu'il a été envoyé par l'Autriche contre les Français, et qu'à la fin il s'est engagé dans l'armée française, où il est devenu capitaine, et a participé à la campagne d'Égypte. Même si les biographes n'en font pas mention, l'expérience de capitaine dans l'armée française, réelle ou inventée, rapproche davantage Budai-Deleanu de la culture qui avait donné des monuments littéraires comme la création rabelaisienne.

Les analogies possibles entre l'œuvre de l'écrivain roumain et celle de Rabelais sont multiples. Il y a d'abord une communauté d'idées : promotion de l'idéal humain de la Renaissance, condamnation des institutions féodales, de l'église et des moines, des abus de toute sorte et de la bêtise et de la vanité, etc. Une verve satirique fondée sur l'exploitation constante du filon populaire de la langue paysanne et sur une prodigieuse invention verbale, la pratique des commentaires adressés directement aux lecteurs, tout cela rapproche les deux auteurs. Il y a également une société idéale, la république que l'auteur roumain envisage, pour ses héros et où « l'homme s'élève à sa valeur plénière », une patrie qui « rend l'homme libre et brave » et qui rend tous ses fils égaux, « comme les frères d'une bonne mère ». Le procédé du voyage imaginaire y est présent aussi. Celui qui l'entreprend se rend d'abord en enfer, où il assiste à la punition des méchants, puis il arrive au paradis. Certes, le motif nous fait penser à la *Divine Comédie* de Dante, tout d'abord. Mais il y a une curieuse ressemblance entre le nom du héros voyageur qui s'appelle Parpangel et celui de Pantagruel, d'autant qu'il envisage le paradis comme une corne d'abondance ou une profusion de victuailles qui puissent satisfaire sa faim... pantagruélique. Le Tzigane y découvre « des rivières de lait dans les vallées » et « des ruisseaux de beurre », des « rivages de molle polenta, de galettes, de pains et de gimblettes », des clôtures tressées avec de « longues saucisses à l'ail, couvertes de

chaudes galettes » et soutenues par des poteaux de boudins, les collines et tous les coteaux y sont de fromage et les montagnes de sucre, les branches des arbres sont chargées de friandises de toute sorte, tandis que les sources ne donnent que de l'eau-de-vie et du vin frais.

Les noms des personnages sont, bien sûr, inventés et symboliques, leur nombre étant impressionnant.

Ce parallèle ne saurait pas établir que l'écrivain roumain ait imité le modèle rabelaisien, mais il nous permet de trouver une série d'analogies et de supposer que ce modèle ne lui était pas inconnu.

Les études consacrées par les critiques roumains à l'œuvre de François Rabelais datent du ^{xx}e siècle surtout. La première est celle de Lazare Sainéan (Lazăr Șăineanu) parue en 1922 à Paris et intitulée *La langue de Rabelais*. C'est un ouvrage devenu classique pour les spécialistes de la Renaissance, où l'auteur soulignait qu'il n'y a aucune réalité de la vie matérielle et spirituelle française de la première moitié du ^{xvi}e siècle qui ne se reflète dans la langue de cet écrivain.

D'autres études suivirent après la seconde guerre mondiale, période où l'œuvre de Rabelais fut beaucoup commentée et étudiée en Roumanie. Trois fragments tirés de *Gargantua* et *Pantagruel* (la lettre de Gargantua à son fils Pantagruel, les moutons de Panurge et le jugement du fou) figuraient dans les manuels de français de lycée ; les idées humanistes concernant l'éducation étaient citées dans tous les traités de pédagogie et les premières variantes roumaines, en version complète ou en éditions abrégées pour les élèves et même en versions re-narrées, étaient enfin offertes au public. Cette vogue tardive d'un tel chef-d'œuvre était due à la commémoration, en 1953, par l'Académie Roumaine du quatrième centenaire de la mort de l'auteur. D'autre part, le caractère progressiste, populaire et surtout satirique à l'adresse d'une « société basée sur l'exploitation des masses » correspondait très bien à une certaine orientation idéologique d'une « culture socialiste » qui se proposait de former un homme « nouveau ». Le résultat en fut heureux, en tout cas, parce que la création rabelaisienne ne pouvait pas rester réservée aux initiés et aux philologues. Deux ouvrages occasionnés par ladite commémoration (*L'Art de Rabelais*, par Tudor Vianu et *La Satire de Rabelais*, par Val Panaitescu), publiés quelques années plus tard, soulignaient la valeur exceptionnelle de l'œuvre et le génie de l'auteur, le situant parmi les plus grandes personnalités de tous les pays et de tous les temps.

Les premières variantes roumaines de l'œuvre de Rabelais sont un *Gargantua*, paru en 1962 dans la traduction de Romulus Vulpescu, et une seconde édition, re-narrée par le même traducteur, à l'intention des élèves et publiée une année plus tard, en 1963. Les cinq livres de ce chef-d'œuvre allaient paraître en un seul volume en 1967 à Bucarest, aux Éditions pour la Littérature Universelle, en variante roumaine réalisée par Alexandru Hodos et préfacée amplement par le professeur N. Condeescu, un excellent connaisseur de la civilisation française. Les traducteurs roumains de Rabelais ont constaté et avoué qu'il n'est pas facile d'atteindre l'essence de son œuvre, car l'os que le sage amphitruon nous conseille de briser pour en sucer la substantifique moelle est un peu trop dur. On dirait qu'il a voulu embarasser le lecteur d'aujourd'hui et donner du fil à retordre aux philologues, affirme Alexandru Hodos. Aussi ce traducteur s'est-il servi de la version française signée par Jean Garros, beaucoup plus proche de la langue contemporaine et donc plus accessible, car le texte original l'aurait obligé de créer « une langue roumaine vétuste, puisée à quelque chronique moldovalaque oubliée dans

quelque cellule d'un cloître ». Et Hodos affirme avec satisfaction qu'il n'y a pas d'image ou de sens dans l'œuvre de Rabelais que la langue roumaine ne puisse évoquer, ou de pensée qu'elle ne puisse exprimer.

Le plus difficile travail du traducteur consistait à re-crée en roumain les nombreux jeux de mots et calembours, si nombreux chez Rabelais. Une autre grande difficulté tenait à la présence dans le texte français des obscénités et de la langue scatologique dont le Roumain n'a pas l'habitude de se servir, surtout par écrit, même si tout le monde est d'accord que « *naturalia non sunt turpia* ». Le dilemme n'était pas facile à résoudre, et le traducteur a fini par opter pour une solution moyenne, en attendant en quelque sorte ce qu'il appelle les sauces trop épicées de la délicieuse cuisine rabelaisienne (en citant La Bruyère, évidemment), et veillant quand même à ne pas en perdre la saveur. Ni la saveur gauloise, ni la vision réaliste de la vie, ni la pensée humaniste de Rabelais n'ont point été entamées, déclare Alexandru Hodos.

La démarche de l'autre traducteur, le poète Romulus Vulpescu, est tout à fait autre. Excellent connaisseur du français argotique et populaire (il a traduit aussi les œuvres de François Villon et d'Alfred Jarry), Vulpescu a pris comme texte de base pour *Gargantua* » l'édition française publiée en 1913 par Abel Lefranc, puis celles de Charles Marty-Laveaux et de L. Jacob. Sans trahir le texte de Rabelais, le traducteur roumain a été assez souvent créateur : il a introduit parfois dans sa variante des mots, des syntagmes et même des phrases, obligé par des nécessités d'ordre stylistique ou pour obtenir des correspondances artistiques impossibles à réaliser autrement. Il faut dire aussi que Vulpescu est un excellent connaisseur de tous les registres de sa langue natale, condition *sine qua non* pour entreprendre un travail comme celui auquel il s'est engagé. Il a employé, en effet, une foule d'archaïsmes, de régionalismes, de termes dialectaux, de termes techniques, de néologismes et surtout un registre argotique que tout natif de la langue roumaine ne possède pas. Tous ces termes, nous assure le traducteur, « correspondent sans exception à des termes homologues, pour la détermination lexicale, à ceux du texte original » ! Cette variante roumaine de l'œuvre rabelaisienne constitue peut-être l'une des meilleures transpositions qu'on ait jamais réalisées, parce que son auteur est à son tour un grand artiste et que, d'autre part, il part dans son entreprise d'une série de réalités impossibles à éluder dans la langue de Rabelais. Il s'agit d'une vraie « couleur argotique » qui confère à l'œuvre son unicité, la situant dans l'espace et dans le temps, d'un « ballet stylistique » résultant d'une haute et consciente délibération artistique, d'une éblouissante acrobatie verbale strictement liée à la substance de l'œuvre et indispensable à son contenu. L'unité du fond et de la forme, tellement difficile à réaliser par le créateur lui-même et en sa propre langue, Vulpescu l'a assurée à merveille, car il a su trouver des ressources inouïes dans sa langue pour trouver un bel habit au contenu prodigieux de *Gargantua*. La lecture du livre s'accompagne, en effet, du fou rire, ce qui plairait, sans nul doute, à maître François Rabelais.

La vie et l'œuvre de Rabelais furent évoquées aussi dans une excellente monographie appartenant au professeur Ovidiu Drimba de l'Université de Bucarest et publiée en 1963. Les 275 pages du livre témoignent d'une parfaite connaissance de la création rabelaisienne et d'une véritable assimilation de son essence dans le milieu roumain.